

Alexandre Hollan

AU PONT DU DIABLE

Croquis 1990-2010

Préface d'Yves Michaud

L'ATELIER CONTEMPORAIN, FRANÇOIS-MARIE DEYROLLE ÉDITEUR

L'humanité telle quelle

Pendant une vingtaine d'années, entre 1990 et 2010, lors de ses longs séjours d'été dans son mazet près de Lodève, quand il se met à l'écoute des arbres qui inspirent ses magnifiques dessins et sa peinture, au plus fort de la chaleur, Alexandre Hollan allait au bord de l'Hérault, au pied du Pont du Diable. À cet endroit, le fleuve sort des gorges et s'endort un moment sur une grande plage de cailloux. Depuis on a aménagé le site en le transformant en « vraie plage » avec parkings, parasols et guinguette.

Il n'y a effectivement pas beaucoup d'endroits de baignade dans ce coin du Lodévois et ce lieu accueille tous ceux qui sont en quête de fraîcheur et d'eau. À son échelle, avec le même caractère populaire, cette plage a été pour Alexandre Hollan un peu comme La Grande Jatte de Seurat. Sauf qu'ici, près de Lodève, torpeur et habitudes de bronzage aidant, les personnages pensifs de Seurat deviennent des silhouettes couchées, écrasées par la chaleur et le farniente.

Alexandre Hollan ne peut pas ne pas dessiner ou peindre, il passe des heures sur le motif à se laisser pénétrer par la vie et la pensée des arbres, mais après ces longues heures d'attention poussées jusqu'au vertige, il lui faut trouver des temps de respiration et de méditation.

À cette plage du Pont du Diable, Hollan venait lui aussi se rafraîchir et se changer les idées. Pendant des années, il y a fait des croquis de ces personnes étendues ou assises, en train de lire ou de ne rien faire, ou de parler entre elles, ou de dormir, ou de bronzer, ou je ne sais quoi encore.

Ce sont des gens modestes, qui n'ont pas de piscine particulière, des habitants des environs, des touristes des campings alentour, ou des employés venant se baigner entre deux moments de travail, pendant la sieste. Ils cherchent à se détendre, cherchent un peu de fraîcheur, sans montre ni posture.

Sans montre ni posture ? Je veux dire par là que les dessins de Hollan les présentent nature, « tels quels », dans leur humanité sans apprêts. Ils n'ont pas des corps d'athlètes ou de modèles, ce ne sont pas des beautés, ni des personnes élégantes et distinguées – ce sont des gens ordinaires. Et Alexandre Hollan vient comme l'un d'eux parmi eux, un parmi tant d'autres – mais qui dessine.

Avant même que Alexandre Hollan me parle des conditions dans lesquelles il faisait ces dessins, la toute première chose qui m'a frappé en eux, c'est que lui non plus n'y adoptait aucune posture.

Il n'est pas « l'artiste » qui viendrait saisir des personnages en préparation de je ne sais quel tableau. Il n'est pas le caricaturiste à l'œil ironique ou sarcastique en train d'épingler les

travers, bizarreries, vulgarités, ridicules, laisser-aller de l'humanité à la plage. Il ne vient pas dessiner non plus avec un style à lui bien reconnaissable comme « le style de Hollan ».

Non, ses dessins sont là pour voir et faire voir, pour sentir et saisir des moments de vision et de sensation, dans une étonnante absence de distance avec les personnages dessinés. Hollan voit et sent l'humanité telle quelle, pas trop belle, parfois ridicule parfois dans le laisser aller, juste « comme elle est ». On ne sent pas de satire mais de la sympathie détachée – ce qui est un peu contradictoire pour de la sympathie mais dit bien la tonalité de ces dessins ! Les gens sont comme ils sont. Et ils sont là. Tout comme Hollan qui se fait le plus discret possible pour les dessiner – sans les gêner, sans faire le voyeur, sans les transformer en poseurs, sans les intimider ou faire qu'ils veuillent soudain se rendre « intéressants ».

La seconde chose qui m'a frappé et même sidéré tant elle est admirable, c'est la manière dont Alexandre Hollan indique d'un unique trait, réduit au minimum du minimum, sans retour, ni correction, ni repentir, ni surcharge, ni rature ni hésitation ce qu'il veut montrer. Un corps, c'est un profil qui indique d'un coup son volume ; un visage, c'est une ligne faisant deux ou trois courbes ; un chien, c'est un tracé qui s'épaissit pour rendre les poils. Pas un seul des dessins montrés dans ce recueil n'échappe à ce principe d'économie quasiment janséniste. Une ligne, c'est tout le dessin. Il y a là une absolue justesse qui, en plus, ne se veut aucunement virtuose.

Pas de perspective non plus : tout est dans le même plan, la plante des pieds, les cuisses, les fesses, l'arrière de la tête.

Pas de fond non plus : chaque corps, visage, détail flotte dans le vide ou plutôt concentre tout, absolument tout ce qu'il y a à voir. Il n'y a aucune mise en situation pittoresque.

Comme je l'ai dit, les personnages sont là comme ils sont, sans contexte, sans détails, sans anecdote. Même ce qui pourrait relever de l'anecdote, une cigarette, des lunettes, un livre ouvert, un enfant qui braille devient le centre de la scène et même toute la scène.

En fait, plus je regarde et parcours à nouveau ces dessins, plus aussi je les appréhende et je les comprends comme des moments de vue – pas des moments de vision, ni de regard car ces deux termes auraient encore quelque chose de trop intentionnel, de trop volontaire et inquisiteur. Il y a la vue, la pure impression visuelle, et le dessin qui la fixe est en quelque sorte l'acte commun du sentant et du senti – dans une parfaite et tranquille immédiateté.

C'est pour cela que ces dessins expriment aussi une grande bonhomie – sans méchanceté, ni ironie, ni causticité, ni bienveillance, ni compassion : c'est ainsi que les hommes et les femmes et les enfants et les chiens sont, c'est ainsi qu'ils existent. « C'est ainsi que les hommes vivent. » J'ai presque envie d'invoquer ici, en écartant les brumes germaniques dans ce plein soleil, le *da-sein* de l'existentialisme : ce sont des êtres-là, dans leur existence tout à la fois fragile et réelle. Ils sont là.

C'est en ce point que je me rends compte que ces dessins, qui ont si peu à voir avec le style des dessins d'arbres, sont dans le même « esprit » : un esprit de partage et d'accueil, un esprit de co-naissance. Je n'ai jamais beaucoup aimé cette formule attribuée à Paul Claudel comme quoi la connaissance serait une co-naissance – elle a tellement servi à fournir des sujets de dissertation de philosophie – mais ici, je lui trouve un sens bienvenu.

Dans son attitude vis-à-vis des arbres Alexandre Hollan cherche à rendre l'essence de l'arbre, sa force de vie qui exprime celle de toute la nature et à laquelle l'artiste à force de concentration finalement participe. Cette essence ne se donne pas en une fois et il faut être constamment attentif pour en saisir des « esquisses » qui permettent, au rythme de leur apparition, de la présenter dans son caractère vivant et imposant.

Ici parmi les humains ordinaires, il s'agit de saisir des « vues », des états, des moments qui sont toute l'humanité en même temps que des traits saisis au vol. Avec les arbres, Hollan établit une relation métaphysique qui relève du panthéisme. Avec les hommes, il établit une relation d'humanité à la fois complice, amusée et même joyeuse, sans moquerie en tout cas.

Dans un cas, la relation est à la vie cosmique, dans l'autre, elle est à la vie humaine dans ce qu'elle a de dérisoire, de merveilleux et de partagée.

YVES MICHAUD

Je vais essayer de raconter comment mes croquis de plages se situaient dans ma vie entre environ 1990 et 2010.

Au fond je venais à la plage pour me reposer dans ce bain de foule vivant et sensuel. Pendant le reste de ma journée je pouvais encore dessiner sérieusement pendant 8-9 heures par jour! Vivant dans mon mazet je commençais à travailler avant le lever du soleil pendant les trois mois d'été. Dans mes dessins d'arbres et dans mes vies silencieuses l'attention était confrontée à la durée. En m'installant devant le motif, j'y restais pour un temps assez long (2-3 heures). Après une séance de travail l'attention est fatiguée, je ne vois plus l'arbre. Je change de motif et de manière de travailler. Parfois entre deux séances, je reste un peu en « méditant », ou je prends des notes à l'ombre des sophoras, pour nettoyer mon cerveau des bavardages associatifs. Après le déjeuner, quand la chaleur est trop grande, je fais une sieste. En fin de journée, (vers 4h), je prends la voiture pour aller plus loin sur le plateau pour retrouver des grands arbres, ou normalement je pouvais rester sur le motif jusqu'à la tombée de la nuit!

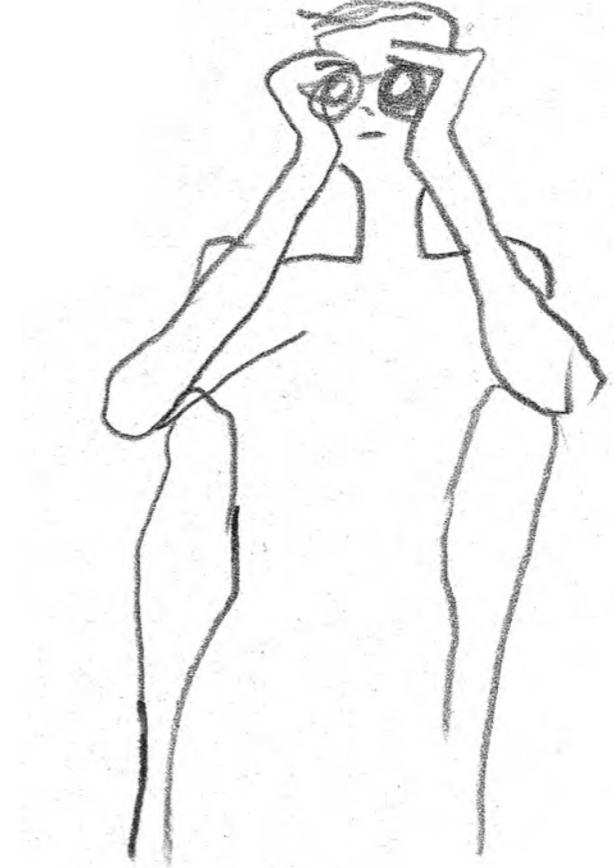
La baignade du Pont du diable était sur le chemin vers les garrigues lointaines. À l'époque, on pouvait descendre sur les sentiers entre les rochers jusqu'à l'eau. Maintenant on a construit «le Grand Site» avec des immenses parkings payants, et des autocars gratuits pour amener les braves touristes à Saint-Guilhem-le-Désert. Depuis ce changement je ne veux plus y aller.

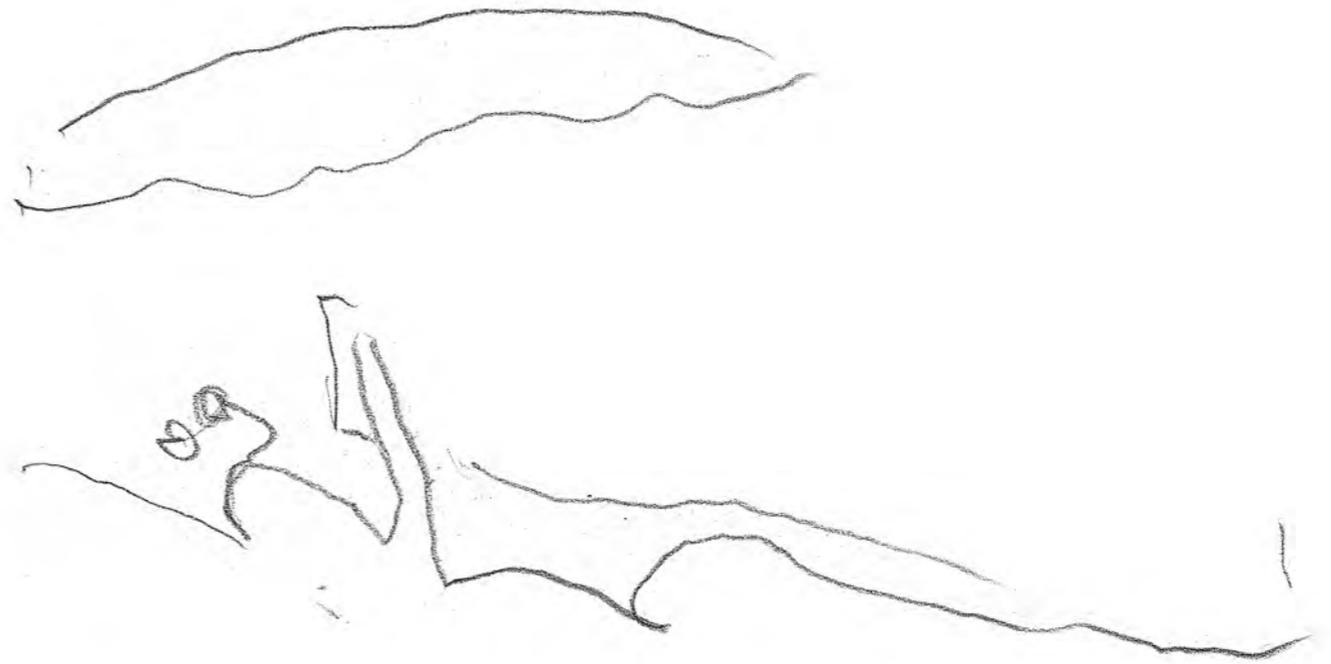
Quand je faisais partie, une heure durant, de cette «humanité au repos», au lieu de lire ou somnoler, j'ai remarqué que ce qui me reposait le plus, c'était une étrange relation.

Très souvent, tout à coup je ressentais la vie qui animait une personne. C'était une impression très vivante et chaque fois en mouvement. Donc le trait de crayon dans un carnet un peu caché, s'imposait. J'ai «vu» un mouvement, une expression psychique, qui courait d'un bras à un chapeau de paille, d'un nez à un sein..., mouvement parfois mélodieux, dansant, ou tremblant, ou lourd, ou zigzaguant. Ce n'était pas vraiment le corps des personnes que je percevais, mais un état et puis un autre. J'étais dans un grand théâtre plein d'acteurs qui jouent silencieusement, passivement, leur rôle.

Après un moment (une heure et demie maximum, baignade comprise), je partais toujours rechargé par mes modèles inconnus. Et je savais que cette énergie que j'ai prise, oui cette énergie, était disponible car entre nous un courant passait. Cette force, bien sûr n'était pas tout à fait la même que celle qui vient des arbres.

ALEXANDRE HOLLAN

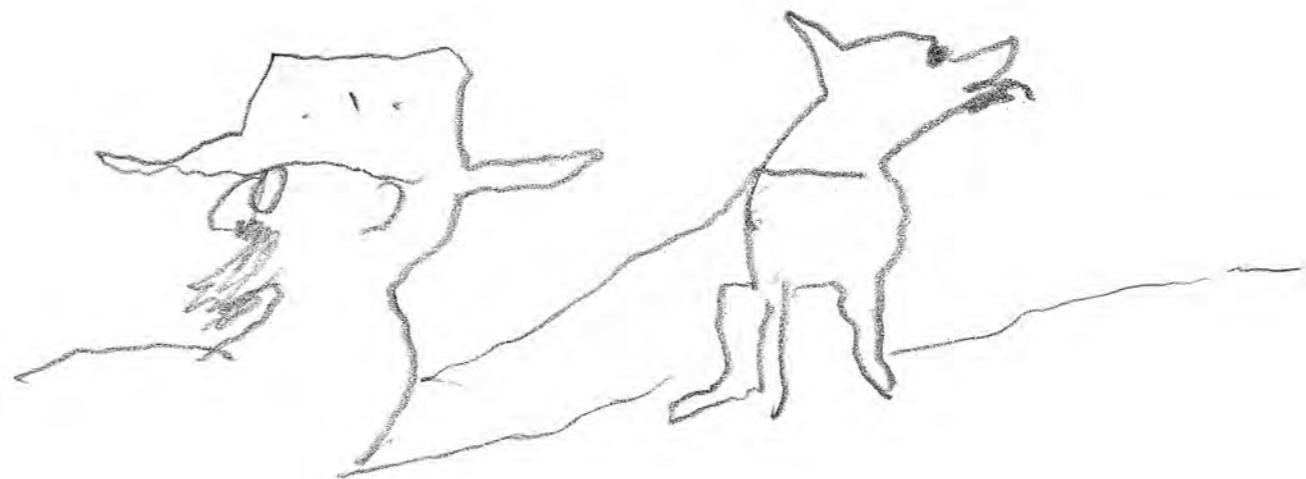






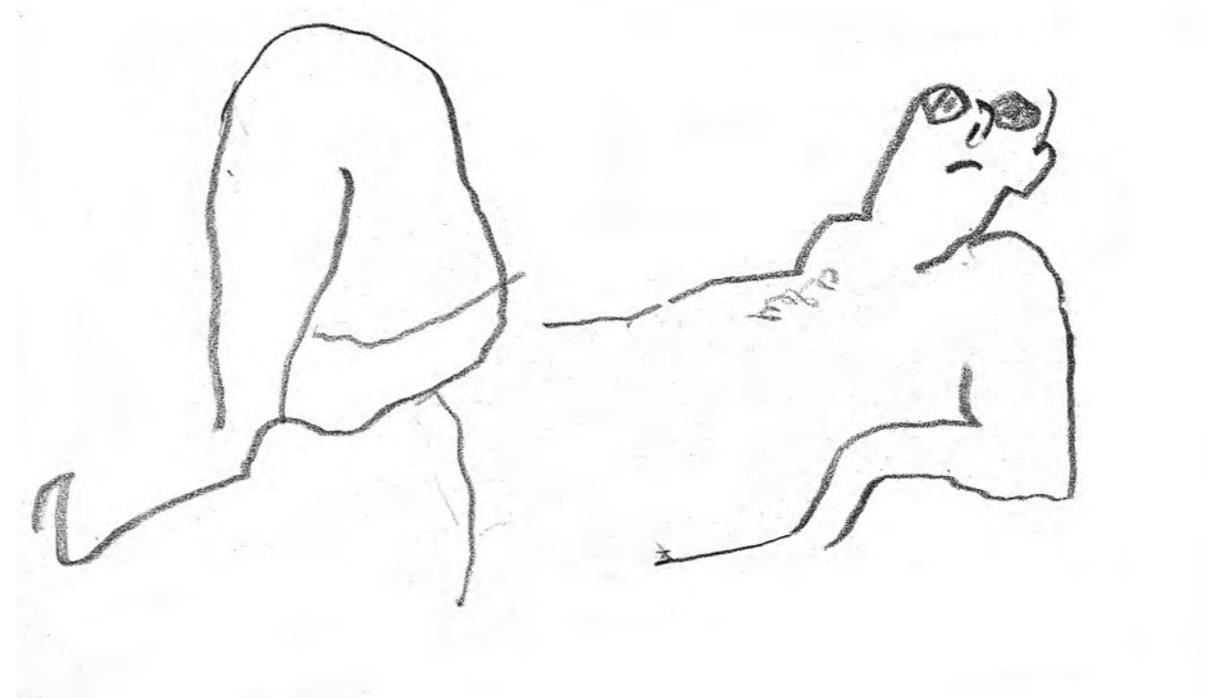
















Cette édition originale de

AU PONT DU DIABLE

a été imprimée par

Jelgavas Tipografija.

Son tirage est limité

à 600 exemplaires.

Photogravure : Guy Leopold

Mise en pages : Juliette Roussel

© L'Atelier contemporain, novembre 2018

ISBN 979-10-92444-76-6

www.editionsateliercontemporain.net